

2 août de l'année 7

Nu, penché au-dessus du lavabo, Matthieu venait de s'asperger le visage d'eau, ses doigts crispés sur les rebords d'émail ébréché. Il leva les yeux sur son miroir et fixa ses traits mouillés. Comme il le faisait souvent ces derniers temps, lorsqu'il était seul, il prit son regard meurtrier et défiant sa propre image d'iris marron qui viraient au noir, il s'intima l'ordre de refouler la peur qui lui bouffait les entrailles : une douleur faite de crampes vicieuses qu'il nommait le cancer de la trouille.

Il ne savait pas qu'en se défiant ainsi, il ressemblait un peu à ces hommes d'affaires d'autrefois, ceux qui dans leur élégant costume trois pièces, se motivaient dans le secret des toilettes de leur bureau : devant leur miroir, en s'essayant à des mines rusées, ils se convainquaient d'être les requins de la finance, les grands ratificateurs de contrats. « Je suis le meilleur ! » finissaient-ils tous par gueuler.

« Conneries, aurait dit Matthieu, s'il avait eu vent de cette comparaison, moi je ne vends rien, je joue seulement ma peau. »

Pourtant comme ces hommes, il s'interpella : « J'ai dix-sept ans je suis un homme maintenant, ce soir je vais me battre, je vais sans doute prendre une raclée, mais je sais que d'une façon ou d'une autre, je vais gagner. »

Autrefois Matthieu ne savait rien, n'envisageait rien, maintenant il savait des choses, pas encore tout, ni finalement vraiment beaucoup, il en était conscient, mais suffisamment pour lui donner envie de vivre et non de survivre. Il voulait un après et un plus tard. Tout sinon rien !

Avant de se détourner du miroir, il se fit un sourire qui ressemblait à un rictus, puis il posa son regard sur les mains, il les replia brusquement en deux poings, des poings qu'il allait meurtrir pour faire jaillir le sang de l'autre. Délicatement il déposa des baisers sur chacun d'eux. Il trouva cette attitude très barbare, l'impulsion particulièrement sauvage ce qui, en somme, convenait tout à fait à son état d'esprit. Il se surprit à rire de lui-même, son rire était enfantin, puéril, celui d'un gamin. Heureusement, il n'y fit pas attention.

Il quitta l'exiguë salle de bain miteuse. Pensif, il se caressa le torse puis, les yeux dans le vague, fit craquer les jointures de ses doigts. Une fois encore, il les admira, les agita devant lui en s'émerveillant de leur fonctionnement, mais ce n'était plus en pensant à combattre. Ce fut un crayon qu'il alla saisir sur la petite table qui était près de la fenêtre. Il contempla l'outil dans sa main, jugea le résultat gracieux... *Magique*. Alors il s'assit à sa table, sortit d'un tiroir un antique cahier d'écolier, cala sur le meuble son coude gauche pour être plus commodément installé, inclina la tête sur le côté (trop) et après une longue inspiration, le poignet raide de concentration, il se mit à écrire d'une écriture malhabile et tremblée, qu'importe ! Il savait écrire.

Et il commença simplement par le début.

Je ne suis pas un dieu ni un messie, je ne suis que moi-même.

Un jour ça fait de ça très longtemps, au moins trois ans ce qui est jadis pour moi, j'ai demandé à Bertrand si c'était à cause des capotes que les filles étaient si durilles à pénétrer ou si c'était parce que j'étais trop bien monté (on peut rêver). Bertrand, qui était déjà très vieux, presque vingt ans, s'est marré comme se marre Bertrand, c'est-à-dire qu'il a souri triste en hochant la tête, puis, redevenant sérieux, donc triste tout court, il m'a claqué très fort les épaules, même que j'ai cru que son bras maigre et décharné allait se briser sur moi comme du bois sec.

— Si c'est « duraille » comme tu dis, c'est parce qu'elles ne s'offrent pas, la cyprine : leur petite vaseline naturelle à ces demoiselles tu ne la leur fais pas venir.

— Ben pourquoi ? j'ai demandé sans honte, tout effaré de savoir que ces filles que je ne connaissais même pas, et qui donc a priori n'avaient rien contre moi, m'avaient refusé un truc tout simple et gratuit qui m'aurait tant aidé.

— Parce que tu ne les excites pas, malin ! avait-il soupiré en crachant par terre un molard vert qui prouvait sa bonne santé.

Et moi, bon con, qui avais posé ma question innocemment devant les copains ! Ils se sont tous foutus de ma poire en me traitant de vieille pile. Plus tard j'ai discuté, mine de rien, avec ceux-là même qui s'étaient moqués de moi et il s'avéra que pas un n'avait encore eu droit à la « vaseline » naturelle. Mais j'ai compris qu'il fallait faire comme si, sans chercher à comprendre, et que, pour remédier à la gêne et à un possible échauffement, il suffisait de s'enduire le zizi de salive, et la boucler.

Seulement moi, Matthieu, je suis un gars qui aime comprendre les choses, alors un jour que j'accompagnais Bertrand à sa fibroscopie, histoire de causer pour meubler l'attente dans la salle du même nom, j'ai remis le sujet tabou sur le tapis.

— Tout de même, cette histoire de « mouilleries » ça me turlupine, ai-je lâché impromptu en me tournant vers un Bertrand anxieux et tendu.

— Hein quoi ? ! il a fait en clignant des yeux comme un qui a oublié qu'autour de lui le monde tourne encore.

J'ai compris et m'attendais un peu à cette réaction sinoque. Bertrand redoute les fibroscopies à cause de ce tuyau qu'on lui enfle dans le gosier jusqu'au ventre, c'est d'ailleurs pour ça que je l'accompagnais, tout d'abord pour lui faire un semblant de conversation avant, afin de le détendre un peu, puis pour aider les infirmiers, pas commodes et toujours pressés, à le maintenir pendant qu'ils lui enfilaient sans ménagement le long câble noir dans l'estomac. Donc, Bertrand aime bien quand c'est moi qui me dévoue pour l'emmener, d'une part parce que je suis patient et que l'attente peut durer des heures, voire une journée entière, ensuite parce que je suis pas trop con et que donc j'ai de la conversation. D'autre part je suis encore assez costaud, je fais bien soixante-cinq kg pour presque un mètre quatre-vingt, c'est pas tout le monde qui peut s'en glorifier dans notre milieu. Alors, le Bertrand, j'ai la force pour le maintenir sur son brancard pendant qu'il fait ses sauts de carpes sous la torture des infirmiers. Mon copain c'est pourtant un type raisonnable mais les fibro', rien à faire, il n'arrive pas à se raisonner.

— Ben oui quoi ! Les filles avec leur vaseline, l'ai-je remis dans le bain en chuchotant.

— Autrefois elles mouillaient toutes ! sentencia Bertrand à mi-voix.

— Ho ? ! me suis-je exclamé un peu trop fort, tellement même que le vieux qui était en train de trépasser bien gentiment à même le sol et sur lequel j'avais posé mes pieds s'est presque réveillé.

Pendant un moment, avec Bertrand, on a bien cru qu'il allait s'en tirer, il a frémi, gémi, papillonné des paupières... Et puis non, clac ! Il a canné comme il avait si bien commencé. Rien de triste à ça : il avait au moins quarante ans. Il allait refroidir ainsi tranquillement jusqu'à ce qu'une blouse blanche s'aperçoive qu'elle venait de perdre un client, alors, ils l'emmèneraient au crématorium. Dommage il me faisait du mou sous les pieds, et c'était plus douillet que le carrelage dégueulasse.

— Toutes ? me suis-je étonné.

— Pratiquement, m'a assuré Bertrand en palpant les poches du cadavre à la recherche d'un éventuel bon d'alimentation. Mais c'est parce qu'il y avait des trucs autour de l'acte lui-même, le désir, l'amour, la tendresse. C'étaient des sentiments, figure-toi, a-t-il précisé en supputant mon incompréhension.

— Ha ! oui ! Les sentiments ! j'ai fait, comme si cela m'expliquait tout, mais tout de même il a deviné que j'entravais que pouic.

— Cite-moi donc un sentiment, autre que ceux que j'ai nommés à l'instant, m'a-t-il mis à l'épreuve.

— La faim ! j'ai dit aussi sec en pensant avoir tapé dans le mille.

— Vieil interrupteur va ! s'est-il moqué avec un désenchantement indulgent. Un sentiment c'est quelque chose de fort et d'impalpable certes, mais de beaucoup plus noble que la sensation d'un ventre creux. C'est par exemple ; la haine, la pitié, la compassion, L'AMOUR prononça-t-il avec des majuscules dans la voix.

La haine, j'avais pigé de quoi il voulait parler, le reste c'était rien que des trucs qui n'existaient plus, enfin à l'époque c'est ce que je croyais, mais je suis pas trop con comme j'ai déjà dit, alors j'ai compris ce qu'il voulait dire.

— Tu devrais faire comme moi, Matthieu, tu devrais lire au lieu de glander avec la bande à traîner je ne sais où, et à faire je ne sais quoi de bien peu enrichissant. Tous ces trucs que tu ne sais pas, toutes ces questions que tu te poses, c'est dans les livres tout ça, à portée de ta main et de ton esprit. Ah merde ! s'est-il lamenté, mais pourquoi les jeunes bien portants comme toi ne lisent-ils pas ?

— Ben je te ferais remarquer que des livres, on nous en donne pas, et d'une. Secundo : si justement les jeunes bien portants sont comme moi, ben lire, ils savent pas.

J'ai avoué cette lacune à Bertrand, parce que Bertrand, c'est Bertrand, pas le genre à ricaner toujours bêtement, lui il ne sait que rire triste, donc pas méchamment.

— Je peux t'apprendre si tu veux, m'a-t-il proposé avec enthousiasme, et voilà que tout d'un coup il ne tremblait plus en songeant à sa fibroscopie, et lorsque je lui ai dit « chiche » en lui présentant le plat de ma main pour qu'il « tope » j'ai vu qu'il était tout content, que même il jubilait intérieurement comme un qui a trouvé un ventilateur à manivelle.

J'en ai bavé, Bertrand aussi, mais maintenant je sais lire et je sais écrire. En trois ans, j'ai lu un tas de bouquins, j'en ai appris des choses... Je sais ce que sont les sentiments, même que j'en ai : l'amitié pour Bertrand, la haine pour tous ces salauds, et l'amour et le désir c'est pour « elle », celle qui m'aime et me désire aussi. Si je sors vainqueur, elle sera à moi. Si je perds, je meurs. Le challenge est honnête. D'ici ce soir j'aimerais avoir le temps de tout vous raconter, de tout vous dire, de tout écrire. Bertrand a raison, tout le monde devrait sinon lire, au moins écrire, ne serait-ce que pour que les vérités se sachent, se transmettent, sans bruit, mais sûrement. Méfiez-vous de la télé, ce ne sont que des paroles et des images fabriquées qui en sortent, un flot continu de mensonges et de semi-vérités. Les paroles s'envolent, se répètent se déforment et se renient facile. Les phrases, même les plus belles et les mieux tournées, ne sont que des vieilles putes. La preuve : elles vont dans la bouche de n'importe qui. Faut que je fasse gaffe je digresse et deviens pédant... J'ai pas le temps.

Savoir lire m'a permis de connaître l'histoire de ma naissance. Ma mère tenait un journal intime, je l'ai retrouvé jauni et fripé, enfoui tout au fond d'un tiroir de ce bureau sur lequel je suis aujourd'hui en train de me raconter.

Mes parents hésitaient à procréer. Chômeurs tous les deux ils se posaient des questions sur leur avenir, donc sur le mien. Et puis le pays a gagné la coupe du monde au football et il paraît qu'une bonne partie des petites gens y ont vu là un signe du destin ; tout était donc possible, les temps allaient devenir meilleurs. Alors, emportés par l'euphorie générale mes parents ont décidé de faire un bébé. Comme quoi on est peu de chose, des buts marqués et voilà comment on est conçu. Je suis né un 28 août.

Les premières images que je me rappelle avoir vues à la télévision, ce sont celles de petits enfants noirs en train de mourir de faim. Ensuite il y eut l'arrivée de toutes ces maladies qui effrayaient tant, le virus du sida qui muta encore une fois au moment même où les chercheurs pensaient avoir trouvé un vaccin efficace. Et encore cette fièvre pourpre, plus tout un tas de virus de sales gripes qui prenaient tout le corps médical de vitesse. Pendant ce temps, la couche d'ozone foutait le camp, malgré un vieux monsieur qui disait que c'était pas vrai, mais seulement une mode de le dire et le croire.

Dans notre pays, on taquina bientôt les quatre millions de chômeurs, pourtant, à la télé, on continuait de nous dire que tout allait bien, et que tout irait bien, et que même en se penchant un peu, vers la droite ou bien la gauche, (selon le monsieur cravaté qui parlait), on pouvait voir tout là-bas le bout du tunnel, et que ceux qui ne le voyaient pas, c'étaient rien que des moroses qui foutaient le cafard à tout le monde.

À l'heure où j'écris : 10 heures du matin, le 2 août de l'année 7 on ne parle plus de chômage, il y a eu trop de morts, trop d'expulsés. Il y a les autres, et puis nous. Sans doute on nous compte, mais pour du beurre. Quant à la couche d'ozone qui, au cas où ce n'était pas un canular, devait, dans le pire des cas, n'apporter que 2° à la température normale (les normales saisonnières comme ils disaient) selon une ancienne publication faite par des scientifiques, elle a ajouté 4° sur à peine quinze ans. Il fait chaud, très

chaud, presque toujours trop chaud. Aujourd'hui d'après les prévisions météo, il va faire 42° sur l'ensemble de la France. Pour les autres pays, que ce soit la météo ou le reste, on ne sait pas, on ne nous en parle pas. Personne ne le sait, tous les outils de communication nous ont été retirés, à nous, ceux de la basse ville.

Quand il s'est mis à faire de plus en plus chaud, les gens qui en avaient les moyens ont émigré vers les plages de Bretagne ou de Normandie afin de profiter des joies de la baignade et de goûter à la fraîche brise marine. Moi je n'ai jamais vu la mer.

Dans les villes, on bronzait dès les premiers jours de mars et ce jusqu'en décembre où il se mettait à pleuvoir sans discontinuer pendant trois mois. Ce qui fait que même, et surtout les chômeurs et autres assistés arboraient des mines hâlées qui faisaient croire à de la bonne santé et à une certaine joie de vivre qui rendait peu crédible, leurs revendications sur leur état de misère. Peu se sont inquiétés des vilaines taches sombres qui apparaissaient sur leur peau dorée.

Ma mère est morte lorsque j'avais cinq ans, un feu rouge défectueux, un camion, ma mère pressée : l'accident bête. Elle a été tuée sur le coup.

Mon père, qui était déjà au chômage avant ma naissance, a fini par accepter le seul travail qu'on lui proposait régulièrement : cobaye, c'est à dire qu'il était rémunéré pour tester dans son corps et son sang les vaccins fabriqués par les apprentis sorciers qu'étaient devenus les chercheurs. L'apparition de nouveaux virus leur mettait la pression. Mon père avait une constitution parfaite et un solide métabolisme qui mettait les virus en déroute, je ne sais pas ce qu'ils ont trafiqué au juste dans son organisme, mais lui et deux ou trois paumés fort résistants eux aussi, sont les responsables malgré eux du S.I.D.A.V, le V à la fin veut dire **volatil**. Il se transmettait aussi facilement que la grippe. Pour parachever le tout il y a eu une recrudescence de cancers dus à la pollution. Après il y a eu une grande mode : la génétique, et la carte du même nom, carte obligatoire à commander puis à porter sur soi. Les gens susceptibles d'être un jour atteints par une maladie ou déjà atteints se sont vu tatouer l'emblème de la maladie possible ou avérée sur la joue, plus moyen de tricher. Je dois tenir de la bonne constitution de mon papa, je n'ai aucun tatouage au visage. Mon copain Bertrand, et ils sont nombreux comme lui, a sur la pommette une petite boule hérissée de piquant, ça veut dire qu'il est séropositif.

Pour ce qui est de mon père et de ses collègues cobayes, ils ont été parqués dans une salle de sport d'un gymnase du quartier populaire, puis, un beau matin, envoyés je ne sais où, j'avais alors sept ans, je ne l'ai plus jamais revu.

S'ajoutant à la prolifération des maladies il y avait cette chaleur qui ne cessait de croître et qui incommodait fortement les bébés et les personnes âgées, alors ça s'est mis à lâcher les rampes à tout va, mieux qu'une guerre ; pas d'armes, pas de violence mais beaucoup de victimes...

Cette ville où je suis né et que je n'ai jamais quittée, c'est Villonne. Autrefois, si je m'en réfère à ce que j'ai lu, c'était une grande et belle ville réputée bourgeoise avec des placettes ombragées et fleuries. Avant... avant que la sécheresse et le soleil brûlent tout ce qui était sur pied ; même le goudron des routes et des avenues a fondu. Il me reste quelques souvenirs brumeux des véhicules à essence qui y circulaient.

Les autos ! Les voitures ! ...Leur production a définitivement cessé et a été remplacée par les voitures électriques. Parfois j'en aperçois une, de loin, pilotée par un notable de la haute ville qui s'est risqué en dehors des remparts, mais cela devient de plus en plus rare, ils ont peur de nous.

Seuls les miliciens ont des véhicules à essence en raison de leur plus grande autonomie : il leur en faut pour pourchasser un éventuel fuyard. La rumeur circule comme quoi des fois il y en a qui se sauvent, pour aller où, je me le demande. Si on est pris pan ! On avale son ticket...

Donc il s'est mis à faire très chaud, et le soleil qui était autrefois toujours espéré comme un ami est devenu un poison.

Les séronégatifs « certifiés », et ceux qui avaient la chance d'être venus au monde avec des gènes peu prédisposés aux maladies, et en plus dotés d'un métier et d'un travail voire d'une solide qualification attestant qu'ils auraient les moyens de se soigner sans être une charge pour la société nouvelle s'en sont sortis. Ils ont eu le privilège inégalable d'avoir accès à des logements dans des immeubles ou des maisons climatisés hâtivement construits dans les endroits les plus ombragés des villes. Je m'avance à dire « des villes », car rien n'empêche de penser que partout, la situation soit identique à celle de Villonne. Ainsi se

sont créées en douceur les cités closes et paradisiaques à côté des taudis des anciennes villes. Ils disaient, pendant les édifications, que les murs qui formaient les enceintes autour des nouvelles constructions avaient une fonction antibruit... Les gens qui vivent là-bas ont paraît-il de l'eau à volonté à toute heure du jour et de la nuit. Normal qu'ils disent : ils la payent. Nous autres, les cancrelats malades, parasites incultes, nous n'avons droit quotidiennement qu'à 20 litres d'eau par habitant. Enfin ça c'est ce qui est stipulé sur nos contrats de RMV, (Revenu Minimum Vital, qui a remplacé le RMI d'antan, n'est-ce pas, le I signifiait Insertion, au bout de quelque temps ils l'ont barré et remplacé) mais en réalité, sans tenir compte du nombre de têtes par foyer, nos robinets ne coulent, et faiblement, qu'un petit quart d'heure chaque jour. Moi, jusqu'à présent, je m'y suis pris comme ça : le lundi je lave le bonhomme, le mardi c'est pour la vaisselle et le ménage, le mercredi les frusques et le jeudi je relave le bonhomme et ainsi de suite. Ceux qui vivent à plusieurs je me demande comment ils font. Remarquez des familles, il n'y en a plus beaucoup.

Ils ont constaté que les tatouages n'étaient dissuasifs que pour les bien-portants, entre malades une sorte d'instinct « bestial » faisait qu'ils se reproduisaient quand même, alors pour plus de sûreté, mâle ou femelle porteur de gênes listés et tous les séropositifs ont été stérilisés. À présent les riches se font soigner, les pauvres crèvent en se contentant de tisanes. À part le dispensaire d'état surbooké, il n'y a plus rien ni personne pour se charger de la santé. Dans la caste des « perdus » la moyenne de vie à présent est de quarante ans.

Les séropos comme mon pote Bertrand vont pointer au dispensaire tous les quinze jours, ou bien quelqu'un doit apporter leur certificat de décès, sinon la chasse à l'homme commence. Ils doivent claquer sur place c'est un ordre. À ce qu'on en dit, la campagne est restée à peu près saine, elle est avant tout source de nourriture, il ne faut donc pas que les malades aillent abreuver les sillons de la terre de leur sang impur.

Quand ils vont pointer, en récompense de leur sagesse ils reçoivent leur programme de soins. Une fois sur deux, ils doivent absorber des substances sans nom supposées guérir, la fois d'après ils subissent un examen au dispensaire histoire de voir si cela agit... d'une façon ou d'une autre. C'est ainsi que Bertrand endure sa fibroscopie mensuelle. Un monsieur sain de la ville paradisiaque a dû se mettre en tête que mon pote était un spécialiste de l'estomac, pourtant si Bertrand se plaint c'est toujours des poumons. Jean-Marie, une autre de mes relations c'est dans le fion qu'il se le prend son tuyau inquisiteur.

Et moi, là qui vous cause, Matthieu le sain de corps que fais-je avec les malades et les laissés-pour-compte ? Moi qui suis jeune et à qui jadis on aurait dit que j'avais la vie devant moi.

Quand, un soir, mon père a été emmené, sans ménagement, par deux types qui lui ont braqué un revolver sur le front, je suis resté seul dans notre appartement du quartier du Sanitas dit : « le quartier des cas sociaux », ce qui préfigurait déjà mon avenir. Le lendemain une dame bien mise, gantée de caoutchouc et portant masque filtrant sur le nez et la bouche, au cas où mon père m'aurait contaminé, est venue me faire une prise de sang et m'apporter un filet de provisions. Je m'en rappelle le contenu : des patates vertes et molles, des navets flétris, des nouilles, et du riz humide et germé, que des trucs pas marrants à manger et pratiquement impossibles à cuisiner pour un petit garçon de huit ans, mais de toute façon, moi, je m'en foutais ; ce que je voulais : c'était mon père.

Deux jours après la prise de sang, deux hommes sont venus me dire que j'étais en bonne santé, que j'avais vraiment de la chance, et que si je voulais bien faire ce qu'ils me diraient j'irais bientôt dans une jolie maison toute blanche et bien climatisée avec plein d'autres enfants. Je leur ai répondu comme on récite que je voulais mon père et pas autre chose, et je me suis mis à chialer comme un veau (si, je sais ce que c'est un veau, j'en ai vu en photo).

Un des deux messieurs m'a demandé d'arrêter de pleurnicher puis de lui dessiner un arbre et une maison. J'ai voulu faire ce qu'il me proposait, mais allez donc savoir pourquoi, j'ai dessiné une cuvette de chiottes avec une grosse crotte dedans. Je dois dire pour ma défense que les cabinets collectifs de mon immeuble (les W.C. individuels avaient été supprimés dans les logements, aussi beaucoup pissaient par les fenêtres, et ainsi c'était autant de chasses d'eau économisées) étaient bouchés de trop d'excréments, et que ce détail me préoccupait, car à cause de ça je n'avais pas pu faire caca depuis trois jours. Le monsieur a dû croire que je lui disais merde à ma façon, alors il s'est tout renfrogné. Il a continué de boudier

pendant que l'autre bonhomme me montrait des taches d'encre et des ombres sur de petits cartons où je devais distinguer des formes et lui dire aussitôt ce qu'elles m'évoquaient. Continuant de pleurer après mon papa, la vue brouillée par les larmes, j'ai dit n'importe quoi. Je ne savais pas que l'on me faisait passer des tests d'intelligence, les mêmes que ceux qu'il était obligatoire de réussir pour avoir le droit d'aller à l'école. Par manque d'instituteurs pour les écoles des quartiers défavorisés, ils avaient mis en vigueur des sélections afin de ne plus perdre de temps et d'argent avec les idiots notoires ou même ceux de petites capacités mentales. Moi je n'avais pas encore été à l'école, papa remettait toujours mon inscription au mois d'après.

Ils ont déduit que j'étais irrémédiablement bête et que je n'étais pas une recrue intéressante pour la cité nouvelle, que le mieux c'était encore que je reste à crever bien gentiment dans la vieille ville. À partir de ce jour là, comme aux autres orphelins malades ou dotés de petits QI, les services sociaux m'ont fait parvenir un filet garni tous les trois jours. Je voyais rarement le livreur tant il était rapide à jeter le colis contre ma porte puis à décamper. Se sauvait-il ainsi par pitié ou par dégoût ?

Quand j'ai eu dix ans j'ai pu toucher le RMV, un carnet mensuel de tickets à échanger contre de la nourriture dans les magasins d'état tenus par des fonctionnaires mis à ce poste par pénitence, et démerde-toi mon bonhomme.

Je me suis donc démerdé.

Je n'ai pas appris à lire ni à écrire, mais à huit ans je me faisais ma cuisine, lavais mon linge et prenais soin de moi sans rien demander à personne. Très tôt j'ai appris à ne plus avoir peur du noir, car un beau jour l'électricité nous a été supprimée. Les villes nouvelles avec les systèmes de clim' branchés 24 heures sur 24 en plus des véhicules électriques demandaient beaucoup trop de la précieuse énergie pour qu'on dût la partager avec des abrutis ou des mourants ; seuls les établissements publics bénéficient encore de l'électricité pendant les heures d'ouverture.

Moi, dans un sens, j'ai eu du bol, notre cuisinière était au gaz, et ça le gaz on y avait droit avec nos tickets. Pour me distraire, j'allais de temps en temps aux vidéoriums regarder la télé, il y en a un pour deux cents habitants, qu'on a mis à la place des abris bus d'autrefois. Et là, on continue de nous dire que tout va bien, que le bout du tunnel est pour bientôt, que la médecine fait d'immenses progrès, que la couche d'ozone se reconstitue à vitesse grand V, et que tous ceux qui n'y croient pas c'est rien que des moroses.

Bertrand, à quelques étages près, c'est mon voisin, un orphelin lui aussi. Son père était devenu séropositif lors d'une transfusion sanguine, il l'ignorait, il avait ainsi contaminé sa femme qui était alors enceinte de Bertrand, le bébé était né porteur du virus. Ses parents sont décédés à quelques mois d'intervalle, bien plus de dépression que de maladie, mon copain avait alors douze ans, comme moi il était resté seul.

Il n'a pas toujours été mon presque voisin.

Je devais avoir une dizaine d'années le jour où je l'ai rencontré. Je n'étais pas dans mon quartier, pour dire la vérité j'étais en train de m'adonner à mon passe-temps favori : je faisais le rat (activité formellement interdite), ce qui signifie que je visitais discrètement les anciennes maisons que les riches avaient abandonnées pour courir se faire une place à l'ombre dans la ville neuve fortifiée. Mais les maisons fermées restaient leur propriété.

Quelquefois je trouvais ainsi de petits trésors, par exemple des draps oubliés dans une armoire. Les plus astucieux d'entre nous, et j'en fais partie, se vêtent de ces amples pièces de tissus, c'est ce qu'il y a de plus pratique comme habits. Fins et clairs, ils repoussent la chaleur ; molletonnés, ils sont impeccables pendant les mois plus frais de décembre à février. Ils absorbent la transpiration, laissent passer l'air lorsqu'il fait très chaud, sont faciles à laver et séchent vite. Depuis Bertrand m'a d'ailleurs appris que dans tous les pays chauds les gens s'habillent ainsi.

Il m'arrivait aussi de dénicher des jouets, souvent cassés ou incomplets, mais c'était déjà bien, parce que ça les services sociaux ne pensaient pas à nous en donner. Un jour, j'avais trouvé une poupée mannequin. Je manquais tellement de compagnie, que je m'étais mis à dormir avec elle et à lui parler ; par moments il m'avait même semblé qu'elle me répondait. J'avais pas dû être loin de péter un câble avec

cette poupée, finalement je lui avais arraché la tête et elle s'était tue. J'avais beaucoup pleuré après l'avoir bousillée, mais c'était mieux comme ça, à la fin elle me faisait peur.

Rarement, mais c'est arrivé, en explorant des caves, j'ai découvert des bocaux de confitures : quel régal !

Ce jour-là, je n'avais rien dégoté de fameux à part un harmonica. Tout en marchant, j'essayais en vain d'en sortir une mélodie, lorsque j'avais vu un type maigrelet effondré sur les marches d'un immeuble miteux qui dégueulait comme un diable dans de grands hoquets bruyants, ça devait lui tordre l'estomac aussi fort que j'essore mon linge. Il avait voulu se relever pour fuir la mare nauséabonde qui remontait de son ventre, mais, après deux ou trois pas chancelants, il s'était vautré de tout son long sur le trottoir. Si je ne m'étais pas immobilisé à la seconde, je lui aurais marché sur la gueule, et le fait que j'évitais cela, le bouleversa.

Bertrand est un peu exalté par moments.

Je n'avais pas été jusqu'à le relever, mais tout en serrant l'harmonica dans mes mains et sur mon cœur (j'avais depuis belle lurette appris à me méfier des grands et de leurs ruses pour voler les petits) je m'étais penché sur lui.

— As-tu ta carte de phase terminale sur toi ? j'avais demandé avec urbanité. Car pour tout dire, en le voyant de près, je le crus en train de crever, et c'est la coutume et un devoir civique que de saisir ainsi l'identité d'un mourant, puis d'aller faire remplir son certificat de décès à la police, qui ensuite vient reconnaître et enlever le corps, histoire de ne pas laisser des cochonneries pourrir dans la rue.

— Je n'en suis pas encore là, m'a-t-il détrompé en s'essuyant les lèvres avec un pan de sa chemise (il était vêtu à l'ancienne mode). En grinçant comme un lit-cage, il s'était déplié et relevé en souriant triste, et surtout jaune à cause des traces de vomissures qui maculaient ses dents.

Soulagé de ne pas avoir la corvée d'aller courir jusqu'au commissariat qui se trouve dans un bunker au pied de la nouvelle ville, j'allais reprendre ma route lorsqu'il m'a retenu par un coin de mon vêtement.

— Je ne sais plus où aller, a-t-il gémi

— C'est donc pas chez toi ici ? j'ai dit en désignant l'entrée de l'immeuble borgne.

— Si, mais voilà : cette semaine je n'étais pas bien, je suis donc resté au lit sans même sortir de ma chambre pour aller aux chiottes « j'avais un pot de chambre », m'a-t-il précisé en me voyant sottement épaté par ce que je croyais un terrible contrôle de ses orifices. Tout à l'heure je me suis senti mieux, je me suis donc levé pour sortir me chercher quelque chose à croûter, et voilà qu'arrivé dans l'escalier une terrible odeur me saute au nez.

— Les chiottes étaient bouchées ! l'ai-je coupé, sûr de ma conclusion.

— Non ! Bien pire, les deux autres locataires qui vivaient ici sont morts, depuis sans doute plusieurs jours et avec cette chaleur...

De nouveau il eut un haut-le-cœur et je me suis prudemment écarté de lui. J'ai suggéré :

— Vas-donc ramasser leurs cartes et amène-les à la police, ils viendront chercher les corps dès demain, d'ici là pense à autre chose et bouche-toi le nez.

Je commençais à être pressé de rentrer chez moi. Nous étions en janvier et je m'étais déjà trop attardé dans ce quartier, le jour baissait... Bien trop vite.

— Rentrer de nouveau là-dedans et tripotasser ces cadavres qui puent ? Ah merde non ! Je pourrai jamais.

Il geignait en se tordant les mains.

— Fais donc comme tu veux mec, moi c'est pas mon problème.

J'ai haussé les épaules, pas du tout concerné par son désarroi, et je le quittai au petit trot car décidément je ne tenais pas à traîner dans la rue à la nuit tombée.

J'avais entendu parler de la « Horde » tant à la télé que dans les magasins d'état. C'est paraît-il un groupe d'hommes et de femmes marqués de divers tatouages discriminatoires qui, ont voulu fuir la ville en se faisant passer pour morts : ils avaient chargé des gosses d'aller porter leurs certificats de décès à la police à la place des papiers des cadavres qu'ils rencontraient, et qu'ils brûlaient pour que ceux-ci ne puissent être identifiés.

Persuadés de n'être ainsi pas pourchassés, ils avaient réussi à passer au travers des barrages de surveillance qui ferment la ville. Mais leurs tatouages les avaient immédiatement dénoncés, et ils avaient été chassés de partout à coups de fusil, ce qui en avaient tués quelques-uns. Rejetés par les milices des villages où ils avaient tenté de pénétrer pour s'approvisionner, affamés, ils avaient fini par venir se réfugier dans la ville même qu'ils avaient fuie.

Là, un autre problème les attendait, ils n'avaient plus d'identité, donc plus le droit d'occuper un logement — et ceux-ci sont régulièrement contrôlés — donc, plus de RMV.

Et par-dessus tout, ils étaient des insoumis, des délinquants qui avaient désobéi à l'inflexible loi du nouveau gouvernement. Plus le droit d'exister. Démunis, vêtus de loques souillées trouvées sur des cadavres, la rumeur disait qu'ils vivaient en hordes dans les égouts ou je ne sais trop où, mais en tout cas bien à l'abri des miliciens qui sillonnent les rues dans un fourgon blindé. Les miliciens ont ordre de tirer sur tout individu, quel que soit son âge, si celui-ci est incapable de produire immédiatement ses papiers.

La rumeur disait aussi qu'à la faveur de la nuit les membres de la Horde sortaient de leurs cachettes et qu'ils sautaient sur tout ce qui bougeait, pillant, violant, rançonnant, tuant, car en plus on disait qu'ils étaient, par la force des choses, devenus cannibales. Racontars ou pas, moi, ces noctambules, j'en avais une peur bleue.

J'arrivai enfin dans mon quartier et pressai encore le pas afin de réintégrer mon appartement au plus vite, quand j'ai entendu un trottement derrière moi. Fou de terreur, j'ai laissé tomber mon harmonica. Quand une main nerveuse m'a saisi l'épaule, j'ai hurlé, soudain pétrifié.

— N'aie pas peur, petit, c'est moi ! a glapi le gars éberlué, que j'avais cru abandonner derrière moi.

— Qu'est-ce que tu fous là ! Tu m'as suivi ? l'ai-je rabroué, encore tout affolé.

— Mais je ne sais pas où aller, je suis seul... Toujours seul, je vais mourir seul, je n'en peux plus de cette solitude.

Il s'est alors pris la tête à deux mains et, sans aucune retenue, il s'est mis à pleurer à gros bouillons.

— Je voudrais mourir, là ! Tout de suite, maintenant ! a-t-il piaillé comme un lamentable.

J'étais sur le point de le traiter de bébé et de l'envoyer chier, lorsque non loin de nous j'ai perçu le son étouffé d'un pas traînant sur le bitume. À présent il faisait pratiquement nuit, j'ai pris les jambes à mon cou.

— Les mecs de la Horde pauvre con ! ai-je averti le pleurnichard, qui a aussitôt sauté sur ses pieds pour me coller au train.

Il m'avait si bien scotché, d'ailleurs, que lorsque j'avais reverouillé ma porte, Bertrand se trouvait enfermé avec moi, chez moi.

— Tu vas quand même pas me chasser ? s'inquiéta-t-il en me voyant déconcerté par sa présence dans mon appartement.

Faut se mettre à ma place, depuis trois ans je vivais totalement seul. Personne n'avait plus pénétré chez moi depuis la venue des deux messieurs testeurs de cerveau, alors ça m'a fait tout drôle de le voir ainsi planté dans l'entrée de mon petit F3. Mais vraiment l'idée de le rejeter dans la rue ne m'a pas effleuré... Allons ! Pour être franc disons pas plus d'une seconde.

C'est sincèrement que Bertrand s'émerveilla de la propreté des lieux et j'en ai rosi de plaisir. Dès mon plus jeune âge, j'ai aimé l'ordre et la netteté ; faire mon petit ménage n'a jamais été une corvée, bien au contraire. Quand je balaie et nettoie, j'ai l'impression qu'en même temps je classe les idées dans ma tête, comme si mon habitat était le reflet de mon esprit, et puis c'était rutilant à manger par terre, parce qu'en ce temps-là, j'espérais encore que mon père finirait par revenir, et je voulais qu'il trouve la maison toute bien comme il faut pour l'accueillir. Moi, mes tickets de produits ménagers, je les ai toujours utilisés, jamais revendus ni échangés.

Cette nuit là, Bertrand est donc resté chez moi. Le lendemain matin, sur mes indications, il dégota un appartement vacant en assez bon état au troisième étage de mon immeuble (je suis au premier), et il alla aussitôt faire changer l'adresse de son domicile dans l'ordinateur de la mairie.

Voilà, c'est comme ça qu'il est devenu mon voisin.